



Peau d'âne - Contes de Perrault

Il était une fois, un roi qui était marié à une magnifique jeune femme et ils vivaient un amour parfait. De leur passion, était née une unique fille. Ils vivaient dans un palais et possédaient une écurie. À l'intérieur, se trouvait un âne. Ce n'était pas un animal comme les autres. La nature avait formé l'âne si extraordinaire, que sa litière, au lieu d'être malpropre, était couverte, tous les matins, de belles pièces d'or.

Seulement, le malheur n'épargne personne. Un jour, la reine fut victime d'une grave maladie. Les divers savoirs des médecins n'aidèrent pas à sa guérison. Sentant sa dernière heure arriver, elle fit promettre au roi de se remarier une fois que cette dernière aurait rejoint l'autre monde. Le roi, surpris par la demande de sa femme refusa instantanément. Mais l'État attendait un héritier et il accepta à contrecœur.

La reine mourut et la tristesse fut générale. Mais le roi devait trouver une nouvelle épouse. Chaque jour, on lui apportait des portraits de princesses, mais aucune n'atteignait la beauté de feu la reine. Malheureusement, le roi fut épris de sa propre fille qui avait une fraîcheur qu'aucune femme n'égalait. La princesse se jeta aux pieds de son père afin de le raisonner face à cette idée incestueuse.

Apeurée, la jeune fille alla voir la Fée des Lilas, sa marraine. Pour l'aider à s'en sortir, elle dit à la princesse de demander au roi des robes spectaculaires : couleur du temps, couleur de la Lune et couleur du Soleil. Le roi n'arriverait jamais à obtenir de telles robes ce qui empêcherait le mariage. Mais les artisans du roi réussirent à les concevoir. Alors la fée rusa et demanda la peau de l'âne que le roi chérissait. Cependant, pour l'amour de sa fille, le roi sacrifia l'âne...

Pour fuir son père, la princesse s'enveloppa dans la peau de l'âne. La marraine lui promit de s'assurer que tous ses habits et bijoux la suivraient partout... Quand le roi s'aperçut de la disparition de sa promise, il lança des recherches, mais il ne la trouva jamais. La princesse alla se réfugier dans une ferme où elle devait nettoyer les dindons et les cochons.

De façon à se remonter le moral, elle avait décidé de porter ses belles robes tous les dimanches. Un jour, alors qu'elle portait la robe couleur du Soleil, le fils du roi du comté, vint se reposer dans la ferme. Le beau prince, poussé par la curiosité, regarda à travers la serrure de la maisonnette de Peau d'âne. Il crut voir une divinité et ne toqua pas à la porte, de peur de la déranger.

Quand le prince revint en son château, il était devenu fou amoureux de Peau d'âne et attrapa une fièvre terrible. La reine, sa mère était inquiète. Elle lui proposa le trône de son époux et d'épouser la princesse de son choix. Mais il refusa, il demanda seulement un gâteau fait par Peau d'âne.

Cette dernière le fit, car elle aussi avait aperçu le prince et en était tombée amoureuse. Lorsqu'elle fit la pâtisserie, sa bague glissa de son doigt. Le prince, en mangeant la tarte, trouva la bague. Il annonça à ses parents qu'il épouserait celle à qui irait le bijou. Après divers essais, ce fut le tour de Peau d'âne à qui la bague alla à merveille.

Seulement, pour qu'elle puisse se marier avec le prince, Peau d'âne avait déclaré qu'elle avait besoin du consentement de son père. Une invitation fut envoyée à ce dernier sans que le nom de sa fille ne soit cité. Le roi avait, entre temps, épousé une femme, veuve également. Le jour J, le roi reconnut sa fille, l'embrassa avec une grande tendresse et le mariage eu lieu dans la joie la plus totale.



La légende de Baba Yaga

Dans un village de la campagne russe vivait une petite fille qui n'avait plus de maman. Son père se remaria, mais il choisit une méchante femme. Elle détestait la petite fille et la traitait mal. « Comment faire pour me débarrasser de cette enfant ? » songeait la marâtre. Un jour que son mari s'était rendu au marché vendre du blé, elle dit à la petite fille : « Va chez ma sœur, ta gentille tante, et demande-lui une aiguille et du fil pour te coudre une chemise. »

La petite fille mit son joli fichu rouge et partit. En route, elle se dit, comme elle était maligne : « J'irai d'abord demander conseil à ma vraie gentille tante, la sœur de ma vraie maman. » Sa tante la reçut avec bonté.

« Tante, dit la petite fille, la nouvelle femme de papa m'a envoyée chez sa sœur lui demander une aiguille et du fil pour me coudre une chemise. Mais d'abord, je suis venue te demander, à toi, un bon conseil.

- Tu as eu raison. La sœur de ta marâtre n'est autre que Baba-Yaga, la cruelle ogresse ! Mais écoute-moi : il y a dans son jardin un bouleau qui voudra te fouetter les yeux avec ses branches, noue un ruban autour de son tronc. Tu verras une grosse barrière qui grince et qui voudra se refermer toute seule, mets de l'huile sur ses gonds. Des chiens voudront te dévorer, jette-leur du pain. Enfin, tu verras un chat qui te crèverait les yeux, donne-lui un bout de jambon.

- Merci bien, ma tante » répondit la petite fille.

Elle marcha longtemps, puis arriva enfin à la maison de Baba-Yaga. Baba-Yaga était en train de tisser.

« Bonjour ma tante.

- Bonjour, ma nièce.

- Ma mère m'envoie te demander une aiguille et du fil pour qu'elle me couse une chemise.

- Bon, je m'en vais te chercher une aiguille bien droite et du fil bien blanc. En attendant, assieds-toi à ma place et tisse. »

La petite fille se mit au métier. Elle était bien contente.

Soudain, elle entendit Baba-Yaga dire à sa servante dans la cour :

« Chauffe le bain et lave ma nièce soigneusement. Je veux la manger au dîner. »

La petite fille trembla de peur. Elle vit la servante entrer et apporter des bûches, des fagots et des seaux pleins d'eau. Alors elle s'efforça de prendre une voix aimable et gaie, et elle dit à la servante : « Hé, ma bonne, fends moins de bois, et pour apporter l'eau, sers-toi plutôt d'une passoire ! » Et elle lui donna son joli fichu rouge.

La petite fille regarda tout autour d'elle. Un feu vif et clair commençait à flamber dans la cheminée, l'eau se mettait à chanter dans le chaudron, et bien que ce fût une eau d'ogresse, elle chantait une jolie chanson.

Mais Baba-Yaga s'impatientait. De la cour, elle demanda : « Tu tisses, ma nièce ? Tu tisses, ma chérie ?

- Je tisse, ma tante, je tisse. »

Sans faire de bruit, la petite fille se leva, alla à la porte... Mais le chat était là, maigre, noir, effrayant ! De ses yeux verts il regarda les yeux bleus de la petite fille. Et déjà il sortait ses griffes pour les lui crever. Mais elle lui donna un morceau de jambon et lui demanda doucement : « Dis-moi, je t'en prie, comment je peux échapper à Baba-Yaga ? »

Le chat mangea d'abord tout le morceau de jambon, puis il lissa ses moustaches et répondit : « Prends ce peigne et cette serviette, et sauve-toi. Baba-Yaga va te poursuivre. Colle l'oreille contre la terre, si tu l'entends approcher, jette la serviette, et tu verras ! Si elle te poursuit toujours, colle encore l'oreille contre la terre, et quand tu l'entendras sur la route, jette le peigne, et tu verras ! »

La petite fille remercia le chat, prit la serviette et le peigne, et s'enfuit.

Mais à peine sortie de la maison, elle vit deux chiens encore plus maigres que le chat, tout prêts à la dévorer. Elle leur jeta du pain tendre, et ils ne lui firent aucun mal.

Ensuite, c'est la grosse barrière qui grinça et qui voulut se refermer pour l'empêcher de sortir de l'enclos. Mais comme sa tante le lui avait dit, elle lui versa toute une burette d'huile sur les gonds, et la barrière s'ouvrit largement pour la laisser passer. Sur le chemin, le bouleau siffla et s'agita pour lui fouetter les yeux. Mais elle noua un ruban rouge à son tronc, et le bouleau la salua et lui montra le chemin.

Elle courut, elle courut, elle courut. Pendant ce temps, le chat s'était mis à tisser. De la cour, Baba-Yaga demanda encore une fois : « Tu tisses, ma nièce ? Tu tisses, ma chérie ?

- Je tisse, ma vieille tante, je tisse, répondit le chat d'une grosse voix. »

Furieuse, Baba-Yaga se précipita dans la maison. Plus de petite fille ! Elle rossa le chat et cria : « Pourquoi ne lui as-tu pas crevé les yeux, traître ?

- Eh ! dit le chat. Voilà longtemps que je suis à ton service, et tu ne m'as jamais donné le plus petit os, tandis qu'elle m'a donné du jambon ! »

Baba-Yaga rossa les chiens. « Eh ! dirent les chiens. Voilà longtemps que nous sommes à ton service, et nous as-tu seulement jeté une vieille croûte ? Tandis qu'elle nous a donné du pain tendre ! »

Baba-Yaga secoua la barrière. « Eh ! dit la barrière. Voilà longtemps que je suis à ton service, et tu ne m'as jamais mis une seule goutte d'huile sur les gonds, tandis qu'elle m'en a versé une pleine burette ! »

Baba-Yaga s'en prit au bouleau. « Eh ! dit le bouleau. Voilà longtemps que je suis à ton service, et tu ne m'as jamais décoré d'un fil, tandis qu'elle m'a paré d'un beau ruban de soie !

- Et moi, dit la servante, à qui pourtant on ne demandait rien, et moi, depuis le temps que je suis à ton service, je n'ai jamais reçu de toi ne serait-ce qu'une loque, tandis qu'elle m'a fait cadeau d'un joli fichu rouge ! »

Baba-Yaga siffla son mortier, qui arriva ventre à terre, et elle sauta dedans. Jouant du pilon et effaçant ses traces avec son balai, elle s'élança à la poursuite de la petite fille, à travers la campagne.

La petite fille colla son oreille contre la terre : elle entendit que Baba-Yaga approchait. Alors elle jeta la serviette qui se transforma en une large rivière ! Baba-Yaga fut bien obligée de s'arrêter.

Elle grinça des dents, roula des yeux jaunes, courut à sa maison, fit sortir ses trois bœufs de l'étable et les amena près de la rivière. Et les bœufs burent toute l'eau jusqu'à la dernière goutte. Alors Baba-Yaga reprit sa poursuite.

La petite fille était loin. Elle colla l'oreille contre la terre. Elle entendit le pilon sur la route. Elle jeta le peigne qui se changea en une forêt touffue ! Baba-Yaga essaya d'y entrer, de scier les arbres avec ses dents. Impossible ! La petite fille écouta : plus rien. Elle n'entendit que le vent qui soufflait entre les sapins verts et noirs de la forêt.

Pourtant elle continua de courir très vite parce qu'il commençait à faire nuit, et elle pensait : « Mon papa doit me croire perdue. »

Le vieux paysan, de retour du marché, avait demandé à sa femme : « Où est la petite ? »

- Qui le sait ! avait répondu la marâtre. Voilà des heures que je l'ai envoyée faire une commission chez sa tante. » Enfin, la petite fille, les joues toutes rouges d'avoir couru, arriva chez son père. Il lui demanda :

« D'où viens-tu, ma petite ? »

- Ah ! dit-elle. Petit père, ma mère m'a envoyée chez ma tante chercher une aiguille et du fil pour me coudre une chemise, mais ma tante, figure-toi que c'est Baba-Yaga, la cruelle ogresse ! »

Et elle raconta toute son histoire. Le vieil homme était très en colère. Il roua de coups la marâtre et la chassa de sa maison en lui ordonnant de ne plus jamais revenir.

Depuis ce temps, la petite fille et son père vivent en paix. Je suis passée dans leur village, ils m'ont invitée à leur table, le repas était très bon et tout le monde était content.



Les fées - Contes de Perrault

Il était une fois une veuve qui avait deux filles ; l'aînée lui ressemblait si fort et d'humeur et de visage, que qui la voyait, voyait la mère. Elles étaient toutes deux si désagréables et si orgueilleuses qu'on ne pouvait vivre avec elles. La cadette, qui était le vrai portrait de son Père pour la douceur et pour l'honnêteté, était avec cela une des plus belles filles qu'on eût su voir. Comme on aime naturellement son semblable, cette mère était folle de sa fille aînée, et en même temps avait une aversion effroyable pour la cadette. Elle la faisait manger à la Cuisine et travailler sans cesse. Il fallait entre autres choses que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiser de l'eau à une grande demi-lieue du logis, et qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle était à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. « Oui-da, ma bonne mère », dit cette belle fille ; et rinçant aussitôt sa cruche, elle puisa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, et la lui présenta, soutenant toujours la cruche afin qu'elle bût plus aisément.

La bonne femme, ayant bu, lui donne pour don « qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou une Fleur, ou une Pierre précieuse. » Lorsque cette belle fille arriva au logis, sa mère la gronda de revenir si tard de la fontaine. « Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé si longtemps » ; et en disant ces mots, il lui sortit de la bouche deux Roses, deux Perles, et deux gros Diamants. « Que vois - je là ! dit sa mère tout étonnée ; je crois qu'il lui sort de la bouche des Perles et des Diamants ; d'où vient cela, ma fille ? » (Ce fut là la première fois qu'elle l'appela sa fille). La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce qui lui était arrivé, non sans jeter une infinité de Diamants.

« Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille ; tenez, Fanchon, voyez ce qui sort de la bouche de votre sœur quand elle parle ; ne seriez-vous pas bien aise d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiser de l'eau à la fontaine, et quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. - Il me ferait beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine. - Je veux que vous y alliez, reprit la mère, et tout à l'heure. » Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau Flacon d'argent qui fut dans le logis. Elle ne fut pas plus tôt arrivée à la fontaine qu'elle vit sortir du bois une Dame magnifiquement vêtue qui vint lui demander à boire : c'était la même Fée qui avait apparu à sa sœur, mais qui avait pris l'air et les habits d'une Princesse, pour voir jusqu'où irait la malhonnêteté de cette fille. « Est-ce que je suis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuse, pour vous donner à boire ? Justement j'ai apporté un Flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à Madame ! J'en suis d'avis, buvez à même si vous voulez. - Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, sans se mettre en colère ; eh bien ! puisque vous êtes si peu obligeante, je vous donne pour don qu'à chaque parole que vous direz, il vous sortira de la bouche ou un serpent ou un crapaud. » D'abord que sa mère l'aperçut, elle lui cria : « Eh bien, ma fille ! - Eh bien, ma mère ! lui répondit la brutale, en jetant deux vipères, et deux crapauds. - Ô ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? C'est sa sœur qui en est cause, elle me le paiera » ; et aussitôt elle courut pour la battre.

La pauvre enfant s'enfuit, et alla se sauver dans la Forêt prochaine. Le fils du Roi qui revenait de la chasse la rencontra et la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisait là toute seule et ce qu'elle avait à pleurer. « Hélas ! Monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. » Le fils du Roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six Perles, et autant de Diamants, la pria de lui dire d'où cela lui venait. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du Roi en devint amoureux, et considérant qu'un tel don valait mieux que tout ce qu'on pouvait donner en mariage à un autre, l'emmena au Palais du Roi son père, où il l'épousa.

Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; et la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.



La légende de Dracula

Le plus célèbre des vampires

Dracula est le héros éponyme d'un roman écrit à la fin du XIX^{ème} siècle par l'écrivain irlandais Bram Stoker. Pour créer ce terrifiant vampire, le romancier se serait inspiré d'un personnage historique, le prince roumain Vlad Tepes, dit « Vlad III l'Empaleur », qui régna sur la Valachie au XV^{ème} siècle.

Le personnage du comte Dracula a ensuite inspiré d'autres œuvres littéraires et cinématographiques, au point de devenir l'un des monstres les plus connus du monde occidental.

D'où vient son nom ?

Comme le personnage de Dracula puise ses racines dans l'histoire du prince roumain Vlad Tepes III, les origines de son nom se confondent avec celles du personnage historique.

Le nom du personnage de fiction est dérivé du mot "dracul" qui signifie dragon en roumain.

Or, le père de Vlad Tepes III avait été surnommé Vlad II Dracul, "Vlad II le Dragon", car il appartenait à l'Ordre du Dragon fondé par les rois de Hongrie.

Par ailleurs, le mot "dracul" signifie également "diable" en roumain et Bram Stoker a sans doute utilisé cette ambiguïté pour souligner l'aspect démoniaque du personnage.

Les caractéristiques de Dracula

Dracula est un vampire, c'est-à-dire un être immortel qui se repaît du sang des vivants.

Il habite en Transylvanie et plus précisément dans un château retiré des Carpates.

Dans l'imaginaire collectif, ce personnage est représenté comme un aristocrate grand et svelte, avec des traits fins, le teint pâle et les cheveux noirs.

Il porte un costume sombre et une grande cape noire à doublure rouge.

Or, cette représentation stéréotypée dont témoignent les déguisements utilisés pour Halloween est très éloignée du personnage originel tel que l'a imaginé Bram Stoker.

Le héros de son roman est en effet un vieillard plutôt laid et repoussant, n'ayant rien du pouvoir de séduction que l'on a fini par attribuer au célèbre vampire.

Pour l'auteur, la laideur du personnage (une caractéristique que l'on retrouve dans le film Nosferatu de Friedrich Wilhelm Murnau) est le reflet de sa monstruosité morale.

Ses pouvoirs

Selon les versions de sa légende, Dracula est doté de différents pouvoirs ou facultés.

Dans le roman de Bram Stoker, il est ainsi capable de se transformer en chauve-souris, en chien, en loup, en grains de poussière sur des rayons de lune ou en brouillard.

Il peut grandir ou rapetisser à son gré, se rendre maître des éléments (tempête, brouillard, tonnerre) et se faire obéir de certains animaux tels que le loup, le renard, le rat, le hibou, la chauve-souris ou la phalène.

Il pratique la nécromancie, la télépathie, l'hypnose et connaît les pensées des êtres qui ont bu son sang.

Enfin, le sang de ses victimes lui permet de rajeunir et de devenir plus fort.

En contrepartie, Dracula ne peut pénétrer chez quelqu'un sans y avoir été préalablement invité, ne peut dormir qu'en terre consacrée et ne dispose d'aucun de ses pouvoirs pendant le jour.

Il n'a pas d'ombre et son image ne se refléchit dans aucun miroir.

L'ail, les crucifix, l'hostie consacrée et l'eau bénite le repoussent, tandis qu'une branche de rosier sauvage, posée sur son cercueil, l'empêche d'en sortir.

Dans le roman de Bram Stoker, on peut le détruire en lui transperçant le cœur avec un pieu, en le décapitant ou en tirant une balle bénite dans sa tombe.

Dracula au cinéma

Le personnage de Dracula a inspiré l'un des plus vigoureux mythes modernes et a donné naissance à une importante littérature fantastique sur le thème des vampires.

Pourtant c'est du cinéma que ce personnage tire sa popularité actuelle.

Avec environ 200 films dans lesquels il tient le rôle principal, le vampire est l'une des figures cinématographiques les plus populaires.



Le chat Botté - Conte de Perrault

À son décès, un vieux meunier laisse à ses trois fils l'intégralité de ses biens. L'aîné hérite du moulin, le cadet de l'âne, et le benjamin du chat. Sans un sou en poche et ne sachant que faire d'un tel cadeau, ce dernier songe à le manger mais le Chat s'avère doué de parole. Contre un sac et une paire de bottes, et avec beaucoup de ruse, l'animal est désormais déterminé à faire la fortune de son maître. Dans ce but, le Chat capture un lapin dans la forêt et l'offre au roi comme un cadeau de son maître, le « marquis de Carabas ». Il apporte ainsi régulièrement du gibier au roi, pendant plusieurs mois.

Un jour, sachant que le roi et sa fille voyagent le long de la rivière, le Chat persuade son maître de retirer ses vêtements et d'entrer dans la rivière. Il cache les habits de son maître derrière un rocher, puis appelle à l'aide. Lorsque le roi arrive, le Chat explique que son maître, le « marquis de Carabas » s'est fait dépouiller de ses habits alors qu'il se baignait dans la rivière. Le roi offre de riches vêtements au jeune homme et l'invite à s'asseoir dans son carrosse aux côtés de sa fille qui tombe instantanément amoureuse de lui.

Le Chat court en précédant le carrosse et ordonne aux gens qu'il rencontre tout au long de la route de dire au roi que cette terre appartient au marquis de Carabas. Il entre ensuite dans un château habité par un ogre qui est capable de se transformer en un grand nombre de créatures. L'ogre le reçoit aussi civilement qu'il le peut, et se transforme en lion pour prouver ses capacités, effrayant ainsi le Chat botté. Ce dernier lui demande alors s'il est capable de se changer en souris. Lorsque l'ogre s'exécute, le Chat botté lui saute dessus et le dévore. Le roi arrive au château qui appartenait à l'ogre, et, impressionné par les biens du « marquis de Carabas », offre la main de sa fille au petit meunier. Peu après, le Chat devient grand seigneur, et ne court plus après les souris que pour se divertir.

Le conte est suivi de deux morales :

« [...] L'industrie et le savoir-faire valent mieux que des biens acquis »

« [...] C'est que l'habit, la mine et la jeunesse, pour inspirer de la tendresse, n'en sont pas des moyens toujours indifférents ».